

Toutes à tuer, Romansonge... et des souvenirs

Jacques Folch-Ribas

Volume 19, numéro 1 (109), janvier–février 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30875ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Folch-Ribas, J. (1977). Compte rendu de [Toutes à tuer, Romansonge... et des souvenirs]. *Liberté*, 19(1), 75–79.

littérature française

TOUTES À TUER ROMANSONGE ... ET DES SOUVENIRS

Patricia Highsmith me plaît. Elle me plaît, cette femme, parce qu'elle ne s'embarrasse presque plus de rien lorsqu'elle raconte une histoire. Elle réussit à enlever tout. C'est le strip-tease de la ruse féminine. C'est la décantation du vinaigre femelle. On a l'impression que cette aimable personne écrit quarante pages, puis prend un gros crayon noir et enlève soigneusement des phrases entières (trop douces), ensuite des attributs, des adjectifs (trop gentils) et hésite longuement à garder enfin deux ou trois pages bien serrées et baignant dans le vitriol. Ce n'est pas possible, la méchanceté de cette femme ! Chacune des nouvelles qu'elle écrit — mais peut-être devrait-on dire chacune des lettres, car elles ont la longueur d'une courte missive écrite pour amuser un ami — chacune d'elles, donc, raconte une femme. En deux lignes, le problème est posé. La harpie est au travail. Le reste découle inéluctablement. Avec un sadisme insane, une gourmandise féroce,

Patricia-la-Vampire se régale, et nous régale. Deux minutes par nouvelle, j'ai chronométré. Somme toute, entre deux stations de métro. Vous remettez le livre dans votre poche, les portes s'ouvrent en éructant, vous sortez de la rame avec un ricanement sur les lèvres qui vous fait regarder de travers par toute créature passant à votre portée... Jamais je n'ai lu de pareilles vacheries sur les femmes. A ce point-là de non-retour, inutile de s'indigner : trop, c'est bien ; cela se retourne contre le mâle. Mais quel plaisir de lecture ! Tous les misogynies de bon ou de mauvais aloi vont se régaler. Le meilleur cadeau à faire à une maîtresse avec laquelle on veut rompre : c'est infailible. Aux amateurs de gravure, aussi, puisque le dessinateur Topor (Roland) a illustré ce livre. Ah oui, le titre ? Evidemment : *Toutes à tuer*⁽¹⁾.

* * *

Quelle étrange et belle histoire, que ce *Romansonge*⁽²⁾ d'André Stil ! Un roman, un songe, le tout basé sur un mensonge. Il faut cependant aborder sa lecture avec l'attention spéciale que l'on porterait à un parcours en forêt si l'on savait que le sol est truffé de pièges. Il faut être sérieux. Je veux dire que les ricaneurs, les horribles blasés, ceux qui sont portés à nommer ce qu'ils lisent, avec mépris : sentimentalisme, romance ou romantisme ; ceux qui confondent volontiers la tendresse avec la sensiblerie, la simplicité avec le simplisme ; en un mot ceux qui croient que les ouvriers sont ouvriéristes, ceux-là ne comprendront rien.

* * *

Ce roman, récit, fait-divers, reportage, cette tragédie, reconstitution psychologique, ode, ce pleur en un mot, s'adresse uniquement à deux sortes de lecteurs : ceux qui savent ce qu'est l'amour et ceux qui ne le savent pas (et moi, qui parodie, je suis tellement frappé par la droiture des sentiments de ce livre, que j'avoue ma parodie, et que je la termine ici).

* * *

(1) *Toutes à tuer*. Par Patricia Highsmith. Illustrations de Topor. 17 portraits. 151 pages. Chez Julliard, éditeur.

(2) *Romansonge*. Roman, d'André Stil. 185 pages. Chez Julliard, éditeur.

La *Maison du Peuple*, comme tout ce qu'écrit Louis Guilloux, m'a toujours profondément touché. Je ne peux m'empêcher de mettre à côté de ceux de Louis Guilloux ce livre d'André Stil. C'est une littérature héritière de la grande tradition populiste. Celle de Zola, évidemment ; mais celle aussi d'humbles et solides écrivains comme René Fallet (*la Fleur et la Souris*, par exemple, c'est un roman d'amour étonnant ; on en avait si peu parlé !). Il faut ajouter André Stil à ma liste, incomplète, de ceux dont la sensibilité a perçu dans la classe ouvrière (ce bon vieux cliché) une noblesse du cœur qui ne le cède rien à celle du politique. Un ouvrier, c'est quoi, cela aime-t-il, et comment ? Graves questions pour Précieuses pré-marxistes... Or, *Romansonge* le dit, le dit bien, le dit si bien qu'il le montre sans le dire, se tenant ainsi bien loin d'une naïveté dont l'auteur se défend d'emblée, et que pourtant les Beaux Messieurs dont je parlais plus haut lui reprocheront quand même.

C'est que le problème est insoluble : ou bien vous savez de quoi parle-t-on dans ce livre, et votre siège est fait, ou bien vous l'ignorez, et votre siège est inutile. Chiennerie. Impossible communication de certains sujets, par la faute des classes sociales — ces fameuses classes sociales que l'on nie, maintenant, par snobisme et cynisme — mais qui, forcément, s'exprimant par leur sensibilité propre, ne peuvent être perçues en profondeur par les classes voisines, amies ou ennemies. Jamais un ouvrier ne comprendra une « grande famille ». Ni l'inverse. C'est horrible, c'est ainsi.

* * *

Il peut ne pas y avoir de lutte des classes, comme il peut ne pas y avoir de lutte des peuples. Mais il y a incompatibilité des classes, et des peuples. Je ne crois pas que cette constatation (résultat tragique d'expérience) soit teintée de racisme. Sinon, alors, le racisme est partout, et toujours. Incompatibles, donc, que certaines classes. Incommunicables. Qu'est-ce que la *mésalliance*, par exemple ? Ce mot semble désuet, parce qu'on l'a trop employé dans une seule direction : de classe

aisée à classe défavorisée. Mais dans le sens contraire ? Un ouvrier peut-il accepter d'aimer la fille de l'ingénieur ? Ah, voilà.

* * *

Ce livre part d'un fait divers, réel, un misérable et grandiose suicide, celui d'un ouvrier qui craignait la mésalliance. Qui avait peur de ne pouvoir donner à son aimée le « train de vie » qu'elle disait avoir. Or, c'était un mensonge : elle était de la même classe que lui. Le malentendu camusien, celui de l'absurde, et qui comme lui se termine par la mort, se tache ici de politique, qui le complique encore et en explore d'autres chemins.

Il y a dans ce roman tendre — et pourtant d'où est absente la mièvrerie — un parfum de Front Populaire. Pour certains comme moi cela lui ajoute une couleur réminiscente et troublante. Mais enfin, ce n'est qu'un incident. L'éternité du thème, la symbolique, se passent de datation. Ne peut-on aimer au-dessus de soi ? Quel thème ! Il faut une dose de courage peu ordinaire pour l'attaquer, après tant d'autres.

* * *

Changeons de sujet, en quittant le sujet (le fond) pour noter la forme : elle est remarquable. Le direct de l'écriture, comme on dit un direct au foie. L'ombre ne s'étend sur le récit, ni le clair-obscur, que pour mieux mettre en valeur les éclats de lumière sur la tragédie. Une femme semble écrire ce livre, elle n'est qu'un prétexte, une pudeur, comme si le véritable auteur voulait s'effacer, s'interdire le commentaire. Ce qui pourrait passer pour un procédé de distanciation est ici acceptable, et plus : recommandable, si l'on songe au danger (dont je parlais plus haut) que courra continuellement le récit, d'être accusé de paternalisme, de sensiblerie... Or, le récit est merveilleux, au sens le plus mystique du terme. Toujours au-dessus de l'action, comme surplombant le réel, voyant celui-ci en transparence et ne se mêlant jamais à lui pour l'édulcorer. Un réalisme lyrique ? Une écriture mystérieuse, en tout cas, et fascinante.

* * *

Il faut sans doute noter les deux meilleurs livres de « mémoires de vedette » de l'année. Il le faut par honnêteté, puisque ces deux livres sortent de l'ordinaire. Il s'agit tout d'abord du récit fait par *Simone Signoret*, et récrit par Maurice Pons, de certains épisodes de sa vie, de ses luttes politiques et artistiques, en compagnie d'Yves Montand. Tous les journaux en ont parlé, soyons heureux de constater que ce livre est passionnant.⁽³⁾ Il s'agit ensuite des mémoires de *Claire Goll*,⁽⁴⁾ qui fut célèbre entre les deux guerres et qui, dans un effort de démystification, flanque de solides volées à de grands hommes fort connus (en particulier Joyce et Rilke), volées méritées et qu'on ne trouvera pas ailleurs, bien sûr, l'iconoclastie ne se pratiquant presque plus à partir du moment où les icônes littéraires sont mortes depuis plus de vingt ans...

Cependant, je m'empresse de citer une phrase de Bertrand Poirot-Delpech (*Le Monde* du 7 janvier 1977) destinée à rétablir l'équilibre de la santé littéraire. Voici :

« L'invasion des librairies par les pseudo-livres de vedettes ou de politiciens n'est pas innocente. La gadgétisation culturelle qu'elle traduit entraîne l'écrasement commercial de la vraie littérature, prélude à sa censure pour non-rentabilité. Beaucoup de nos écrivains authentiques ne doivent déjà plus de trouver éditeur qu'à leur rayonnement international ; en attendant que, ce prestige, on s'assoie dessus. »

Eh bien voilà. Lisons les mémoires de toutes les *Anaïs Nin*. Mais n'oublions pas la littérature, s'il vous plaît, merci pour elle.

JACQUES FOLCH-RIBAS

(3) *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*. Par Simone Signoret. 378 pages grand format (!). Seuil, éditeur.

(4) *La poursuite du vent*. Par Claire Goll. 308 pages (!). Olivier Orban, éditeur.